

S'adresser au bureau du journal
28411 heures du matin et de 1 à 6
res du soir.
Rédaction et Administration
URUGUAY 26
(Imprimerie Latina)

UNION FRANÇAISE

PETIT JOURNAL DU MATIN

Un mois \$ 1.00 or \$ 1.30 or \$ 1.50
Trois... \$ 3.00... \$ 3.70... \$ 4.25
Six... \$ 6.00... \$ 7.25... \$ 8.25
Un an... \$ 10.00... \$ 12.00... \$ 14.25
Numéro du jour... \$ 0.05
ancien... \$ 0.10

Les abonnements partent des 1er et 15 de chaque mois.

III Année Num. 662-542

Directeur: J. G. BORON DUBARD

MONTEVIDEO—Jeudi 13 Juillet 1893

Action efficace de l'opinion

Raillée et conspuée par les uns, divinisée par les autres; mise par ceux qui l'ont invoquée par ceux qui comptent sur elle pour conquérir le pouvoir; traitée tour à tour comme une idole et comme une prostituée, l'opinion publique est une force avec laquelle, bon gré mal gré, il faut compter, et dont les encouragements ou les censures finissent toujours par s'imposer, comme une récompense ou comme un châtiement.

C'est en vain qu'on s'efforce de la tromper par des adulations ou qu'on affecte de la dédaigner, tôt ou tard les plus habiles sont de masqués par elle, et les plus orgueilleux sont contraints de céder à ses injonctions et de courber la tête sous ses arrêts.

Sans elle, les plus brillantes destinées s'obscurcissent, les combinaisons les plus habiles échouent, les espérances les plus raisonnables s'évanouissent; avec elle il n'est pas de chaînes et de joug que l'on ne puisse briser, pas de grande chose qu'on ne puisse entreprendre avec succès.

Cette puissance souveraine de l'opinion publique ne peut être méconnue que par des esprits superficiels et vulgaires; elle ne peut être contestée que par des consciences qui en redoutent le verdict suprême.

Il semble pourtant, parfois, que cette prépondérance absolue de l'opinion dans le développement des sociétés modernes souffre de fâcheuses éclipse. A certaines heures, on dirait qu'elle s'est dissipée, volatilisée, évanouie, sous l'action néfaste d'une débauche populaire.

Ce n'est qu'une apparence. Le feu reste caché sous la cendre, et il en jaillira, dans un temps plus ou moins rapproché, une étincelle qui suffira pour tout embraser.

La pire ennemi de l'opinion publique n'est pas le despotisme brutal ou hypocrite qui s'efforce de la muscler, de la bâillonner ou de la séduire. Elle a son pire ennemi dans les tentations des énergies qui ne laissent ni ne découragent.

Le seul adversaire qui soit à craindre véritablement pour elle est celui qui l'élève, porte en elle-même, à savoir une tendance à l'émiettement, à la fragmentation, à la dispersion.

Ses divisions sont le seul obstacle qui s'oppose à sa victoire et qui l'empêche de diriger à son gré ce qu'il y a de subordonné à la volonté humaine dans le cours des choses.

Aussi est-ce à réunir en un faisceau unique les opinions multiples et distinctes des groupes sociaux, et à en préparer et assurer la cohésion que doivent tendre les efforts de la coalition. Veut sincèrement gouverner pour le peuple en vue des intérêts perpétuels de la nation et de l'humanité.

Il est peut-être de pays peut-être où l'on ait plus bafoué qu'en celui-ci, dans certains milieux, l'opinion publique, et où l'on ait affecté un dédain plus effronté de ses protestations et de ses gémissements.

On se bouchait le plus souvent les oreilles pour ne point les entendre ou on croyait en étouffer l'écho sous celui des ricanements. Il n'en a pas moins fallu compter avec elle en malices et ruses et se contraindre qu'on ne la subjuguait pas plus qu'on ne parvenait à la tromper.

Plus d'une fois même, non sans rechigner peut-être, il a fallu lui donner satisfaction, et ce n'est qu'alors qu'il convient de le proclamer, qu'on a pu faire quelque chose qui vaille.

Ce n'est pas, malheureusement dans les choses de la vie publique et de ses conséquences capitales qu'on a eu d'ordinaire cette sagesse. Il faut le regretter surtout pour les gouvernements, car ils y ont perdu d'incompréhensibles occasions de s'assurer cette gratitude et cette estime du peuple qui furent toujours pour de nobles cœurs la plus enviable des récompenses et la plus parfaite des satisfactions humaines.

Hier encore, cependant, nous avons pu voir comment l'opinion, quand elle est unanime, sait mettre en déroute les conspirations de l'égoïsme.

Le cri de réprobation que la presse tout entière a fait entendre, dès qu'on a connu le monstrueux rapport, par lequel une Commission Législative concluait, en faveur d'une entreprise opulente, à l'octroi de privilèges qui constituait un attentat impardonnable contre toute une corporation d'honorables travailleurs, et la protestation unanime qui s'en est suivie dans toutes les classes de la société, ont eu raison de la cupidité des solliciteurs et de la conscience répréhensible des législateurs gagnés à leur cause.

La demande d'exemptions et privilèges a été retirée, et la commission a dû venir à résipiscence et balbutier des explications qui ressemblaient fort à des excuses.

Il en sera de même toutes les fois qu'en réponse à un acte d'arbitraire, de favoritisme, de corruption ou d'illégalité, on verra bien s'entendre pour lancer en commun le tolle de l'indignation publique.

Ce qui a pu être fait hier à l'encontre des prétentions d'une société mercantile peut être fait demain avec un égal succès contre les machinations des intrigants qui voudraient tenter de prélever aux mains d'un homme ou d'une famille la suprême magistrature dont le peuple doit pouvoir disposer en faveur du plus digne ou du plus capable, de celui tout au moins qui lui semblera tel.

L'union fait la force.

Au lieu de se scinder en partis qui n'ont plus de raison, d'être que dans l'ignorance, et en groupes dont les minuscules subdivisions ne peuvent qu'augmenter des ambitions pueriles, c'est dans l'union de tous les hommes de bonne volonté, sous l'égide tutélaire de la Constitution et du drapeau national dont le soleil luit également pour tous, c'est dans la fusion en un seul lingot d'or pur de tous les sentiments généraux dont les âmes débordent, c'est ainsi et ainsi seulement, qu'on sortira d'une période de découragement et de défiance pour entrer dans une ère de concorde et de fraternelle activité.

A BATONS ROMPUS

NOTES ET IMPRESSIONS

Mardi 12 Juillet 1893.

C'est un goût assez bizarre mais pas vulgaire du tout, quand on s'appelle Jeanne, qu'on est jeune, qu'on est belle, qu'on est belle, et qu'on réunit tout ce qu'il faut pour mériter l'être chantée par un Victor Hugo, même sans en être la petite-fille, c'est un goût assez bizarre que d'occuper ses loisirs à compiler Lombrôso, à l'analyser, à le discuter, comme l'hésée pourrait faire d'un rapport de M. Malatena, et à le commenter ou en tirer des conclusions... contre le sexe des hommes de génie.

J'en en blâmerai pas assurément l'aimable correspondante dont mon copain Pessac vous a donné hier l'épître. Au contraire.

Il n'est pas mauvais, en effet, à mon sens, qu'il se rencontre, par ci par là, quelque femme, d'esprit assez robuste pour préférer une lecture d'aspect scientifique à toutes ces jolies nouvelles corruptrices ou ineptes dans lesquelles se délectent la plupart de nos délicieuses contemporaines.

Lombrôso pourtant n'est point l'auteur que je recommanderais le plus volontiers aux jeunes et aux sages, éprises de science, d'anthropologie, de physiologie et de psychologie. Lombrôso s'occupe (trop des fous et des criminels) pour qu'on ne finisse pas par devenir avec lui un peu folle soi-même, sinon criminelle. Et on n'aurait pas droit avec lui aux circonstances atténuantes.

A parler sérieusement, il en est des ouvrages de M. Lombrôso comme de certains traités de médecine à l'usage des gens du monde. On ne peut les feuilleter sans se sentir atteint de toutes les infirmités et de toutes les maladies que le génie de la douleur a pu inventer pour tourmenter notre cerveau et nos chairs.

Je ne prétends pas insinuer par là, *car mia*, que la lecture de Lombrôso a dû détraquer en quelque chose l'admirable équilibre des facultés qui vous distinguent.

A Dieu ne plaise!

Je suis convaincu, au contraire, que vous appartenez à cette élite de jeunes prêtresses qui peuvent sans danger toucher aux philtres et aux poisons, et à qui les pontifes peuvent ouvrir les arcanes du Temple. L'Atavisme du génie et l'Insanité de Génies seront toujours, du reste des lectures moins troublantes que la *Méthaphysique* de Catusle Mendès ou les *Fautes d'Amour* de Vigné d'Octon, sans parler de *La Terre de Zola* et même de son *Docteur Pascal*.

D'autre part, le monde a marché depuis Molière, et sans qu'il soit devenu plus tendre aux bas-bleus que Barbey d'Aurevilly, on s'accroche fort bien aujourd'hui d'une tâche d'encre au bout d'un joli doigt ou même d'une brûlure d'acide sur un tablier bordé de dentelles.

Les lycées d'enseignement secondaire pour les jeunes filles ont déjà donné d'assez bons résultats, du reste, pour qu'on ne puisse plus prétendre que la femme perd généralement en grâce et en qualités féminines ce qu'elle gagne en tapage et en intelligence.

Ajoutons que la médiocrité, récente encore, de la Bischoff a mis fin à cette légende à la fois présumptueuse et impérieuse qui voulait que la femme fût cérébralement inférieure à l'homme.

C'est une histoire qui est bon de consigner ici et qui ne manque pas de gaieté.

Monsieur Th. L. W. Bischoff, qui fut de son vivant professeur et professeur renommé de l'Université de Saint-Petersbourg, publia vers 1872 un pamphlet anti-féministe, dans lequel il soutenait que la femme est physiquement impropre aux hautes études, le cerveau féminin, originairement inférieur à celui de l'homme, étant incapable d'un plus grand développement. Pour corroborer cette assertion, il alléguait que le poids moyen du cerveau de la femme, qui est de 1251 grammes, reste inférieur de 100 grammes à celui de l'homme.

On voit ce qu'il y avait de vexant et de peu gaillard dans cette théorie. Madame Paule Mink en fut suffoquée et ne parla de rien moins que de se rendre à Saint-Petersbourg pour y provoquer M. Bischoff... à une conférence publique, où elle lui dirait son fait et lui prouverait en Français, en russe et même en provençal ou en patois du Montpelliérain, que le poids du cerveau ne prouvait rien... si ce n'est peut-être la lourdeur de l'inte ligence.

Madame Mink, retenue à Nîmes par la propagande socialiste, ne put pas transporter à Saint-Petersbourg les foudres de sa rhétorique. Elle est vengée tout de même, et avec elle le sexe soi-disant faible tout entier.

M. Bischoff est mort, et, en exécution de son testament, sa boîte crânienne a été ouverte, son encéphale soigneusement pesé, et il s'est trouvé... pauvre Bischoff... que le cerveau et le cerveau du savant profane cur étaient inférieurs de cinq grammes au poids de l'encéphale de la moins intelligente des femmes soumises jusqu'à ce jour à l'autopsie!

Ce que les féministes en ont ri, je n'ai pas besoin de vous le dire.

Ponc, madame, lisez des livres sérieux, si le cœur vous en dit; plongez-vous dans les hautes spéculations scientifiques, cela vaudra mieux que de jouer à la Hourou ou au toto, mais n'en abusez pas.

Evitez surtout d'en tirer des conclusions trop générales ou trop particulières, suivant les cas. Et ce qui concerne Lombrôso, par exemple, croyez bien qu'il y a à laisser autant qu'à prendre dans ses belles théories, et gardez-vous surtout de penser qu'il suffit, pour avoir du génie, de tourmenter sa femme ou d'être tourmenté par elle.

Quel est en ce cas l'homme marié qui n'aurait pas du génie!

Le ciel me préserve maintenant, *dear Jane*, de rechercher avec Lombrôso ou même avec

vous, s'il est vraiment bien vrai que les hommes d'un génie authentique ont été les monstres domestiques que Lombrôso prétend ou les victimes résignées que vous inclinez à les croire.

Si Georges Sand en a eu plein le dos, comme elle l'a écrit un jour, ce n'est pas assurément elle qui l'a voulu, mais elle a commencé avec eux. Mais s'il faut en croire l'historien de *Lut et Elle*, qui avait vu de près comment les choses marchaient avec Alfred de Musset, et qui n'ignorait pas quel cours sinués elles avaient suivi avec M. Duvet et avec Sandeau, ce ne fut pas sans avoir pris les devants... c'est-à-dire sans qu'elle eût commencé, qu'elle se vit chargée à pile ou face de façon à en avoir plein le dos.

Quant aux braves gens que vous avez connus vous-même, martyrs de leurs épouses, comme Socrate de Nantippe, il n'y a pas à s'appuyer à l'excès sur leurs infortunes conjugales. Le génie vrai, madame, plane à des hauteurs où les cris et les griffes des pies mégalomènes ne sauraient l'atteindre. Quand il en redescend, il n'est pas fâché de retrouver un coin d'humanité, si orageux qu'il soit. Ça le change et ça l'encourage à reprendre son vol. S'il était trop gâté, trop choyé, trop doré, il s'émousserait et ne serait plus bon qu'à faire un marchand de mélasse ou un chroniqueur de la presse quotidienne.

Reste à savoir, s'il ne vaudrait pas mieux, comme vous semblez le souhaiter, Jeanne, que l'homme de génie n'eût pas plus de sexe que les anges du bon Dieu ou que ses diables.

C'est une demande de réflexion.

M. Caro, qui fut de l'Académie française, sans cesser d'être un grand abstruseur de quintessences psychologiques et mondaines, et M. Cousin qui termina par des biographies de femmes célèbres sa carrière de philosophe illustre, avaient peut-être à cet égard une opinion. Par malheur, s'ils l'eurent, ils l'ont gardée pour eux et en ont emporté le secret dans la tombe, quand ils sont allés rejoindre aux Champs-Élysées les belles amies qui les avaient déracinés.

Je ne connais aujourd'hui que M. Jules Simon ou Mgr. Landriot qui aient assez d'unction pour aborder ce délicat problème.

En ce qui concerne l'humble pêcheur qui signe Lormont ces chroniques chevêles, il faut vous avouer, ma belle amie, qu'il comprend mal des hommes de génie comme ceux que vous rêvez: ni hommes ni femmes, tous auvergnats.

Ignorez-vous, par hasard, qu'il y a plus de larmes et de sanglots dans le génie qu'il n'y en a dans le rire?

Ignorez-vous que la femme fut toujours la grande inspiratrice de l'homme, la vraie Muse du Génie?

Il est sans exemple qu'un... ténor de la chapelle Sixtine ait eu du génie.

Et puis, songez-y, au prix que vous y mettez, qui donc voudrait en avoir, du génie?

Hugo lui-même se fut empressé sans doute de demander qu'on le débarrassât du sien et qu'on lui rendît... ce qu'il lui coûtait.

Lormont

AU JOUR LE JOUR

NOUVELLES DE FRANCE

Paris, 1er Juin.

La commission du budget a complété hier l'œuvre de la Chambre en se donnant comme président M. Burdeau.

M. Rouvier avait d'ailleurs rendu ce choix facile et en quelque sorte nécessaire en déclarant par avance toute candidature, ce que M. Burdeau a délicatement mis en relief dans sa harangue de remerciements.

Je dois ajouter—tout bas—que les amis de M. Constans avaient désiré cette élection qui s'appliquait au ministre des finances probable du cabinet de leurs préférences.

Il ne faut pourtant pas voir un échec à M. Dupuy, car M. Burdeau s'est empressé de déclarer qu'il fallait avant tout aller vite, ce qui implique une grande réserve de la part des auteurs d'amendements.

Les radicaux ont hier débuté par soulever un conflit à propos de l'impôt sur les boissons qui, disent-ils, a été laissé au Sénat alors qu'il aurait dû être rapporté à nouveau à la Chambre qui a la priorité en matière de finances; et comme j'ai eu l'occasion de vous le dire, bien des fois, l'impôt sur les boissons gêne tout le monde à cause des bouillottes de cru, et personnellement, au fond, ne devrait faire de zèle en sa faveur. Tout s'arrangera donc de ce côté, sans peut-être que quelques protestations platycoques.

Les adversaires de M. Rouvier ne pouvaient laisser passer son élection à la commission du budget sans essayer de régir.

Ils ont donc profité de ce qu'ils étaient en majorité dans la commission chargée de statuer sur une proposition boulangiste faisant rembourser par l'Etat les 50,000 francs avancés par M. Vissio à M. Rouvier en 1877 pour faire décider hier que le remboursement serait fait, non pas par l'Etat, mais par M. Rouvier lui-même.

Seulement personne n'a voulu se charger du rapport. L'auteur de la motion a d'ailleurs déclaré après coup qu'il s'agit d'un simple prétexte de blâmer un procédé de gouvernement en laissant aux liquidateurs ou aux obligataires de l'Etat le soin de poursuivre ce remboursement aux tribunaux d'appel. Les adversaires de M. Constans ont, par contre, voulu répondre à l'élection de M. Burdeau, qu'ils disent inspirée par lui, en mettant en circulation un résumé sommaire du discours qu'il se proposait de faire et se prononçant pour une politique d'apaisement vis-à-vis des radicaux, pour une application libérale des lois militaires et scolaires, pour une loi réprimant les excès de la presse et pour une loi réprimant les abus des syndicats.

Ce serait comme vous le voyez, un programme centriste, calqué sur ce qui qu'a développé hier soir M. Léon Say au banquet du *Journal des Débats*. On compte, s'il se proteste, le brouiller avec la modération, et s'il ne proteste pas, le brouiller avec les radicaux. Jusqu'ici il n'a rien dit du tout, et je crois même qu'il finira par ne pas faire le discours; en parlant on s'offre trop aux coups.

M. Alphonse Humbert a été nommé hier président du conseil municipal. M. Humbert était, avec M. Vermeersch et Vuillaume, l'un mort, l'autre disparu, réacteur du *Père Duchêne* sous la commune. A ce titre, il proposa jadis de fonder les motions les plus violentes et les plus sanguinaires, ce qui lui valut une condamnation à mort commuée en travaux forcés. Il revint après l'amnistie et fut nommé conseiller municipal.

Il fait aujourd'hui, le petit article politique quotidien de *Le Réveil* avec une modération, un bon sens, je dirai même un scepticisme aimable qui le rapproche beaucoup plus de M. Magnard que du citoyen Rochefort. Il est vrai qu'il ne signe pas, mais tous les hommes qui font de la politique à Paris et dont l'opinion importe le savent. D'ailleurs, il tient la même conduite au conseil municipal où il s'est distingué notamment par une charge à fond contre ceux de ses collègues qui voulaient supprimer la subvention aux frères de Saint Jean de Dieu.

Je me demande seulement quelles doivent être les réflexions intimes des gardes-chaumes de Nourmes quand ils apprendront que leur ancien client a une voiture de maître aux frais de la ville et une loge à l'Opéra Comique, cet asile de l'innocence!

M. Humbert pourrait citer M. Andrássy, devenu ministre de la monarchie autrichienne qui l'avait condamné à mort; M. Craspi, devenu l'ami de l'Autriche contre laquelle il s'était battu en 1848, en 1859 et en 1870, et de la Prusse dont les menaces d'intervention pour le compte de la Confédération germanique avaient empêché la France de compléter son programme de délivrance après Solferino.

En remontrant plus haut il pourrait rappeler Fouché, le prêtre défrayé et républicain, ministre de la Restauration. Mais je me hâte d'ajouter que le nouveau président du Conseil municipal ne mérite ni cet excès d'honneur ni cette indignité: il était très jeune en 1871, il a fait quelques folies et quelques sottises; l'âge mûr l'a éclairé et assagi.

Combien de mortels en ce monde
Ne peuvent pas en dire autant.

R.

UN APPAREIL POUR GRIMPER

On a procédé à Drinsk (Dunabourg) au régiment d'infanterie de Youriew, en présence du commandant de la 25^e division d'infanterie, M. le lieutenant général Tourbine, à des épreuves d'un appareil inventé par un soldat dudit régiment, Alexandre Stinrow, pour grimper sur des poteaux et des arbres de toute épaisseur. Des soldats munis de cet appareil montaient facilement, tout équipés et le fusil en bandoulière, sur des pins d'une hauteur considérable, s'arrêtaient à mi-hauteur, prenant leur fusil et faisant feu. Le dessein s'exécutait tout aussi facilement. L'un des soldats a grimpé au haut d'un poteau télégraphique pour faire un simulacre de la rupture du fil.

Le nouvel appareil, selon *l'écrite russe*, est d'une utilité énorme dans les reconnaissances, dans les opérations de rupture de fils télégraphiques et même pour la défense d'une clairière de forêt par plusieurs lignes superposées de combattants. On peut le porter sans inconvénient même en marchant ou en montant à cheval. Un petit drapeau blanc se déployant de tenir ses jambes un peu écartées l'une de l'autre. On a donné à l'appareil le nom du régiment de Youriew.

LES EFFETS DU PROTECTIONNISME

Voici, d'une façon approximative, les effets du nouveau régime douanier sur les relations commerciales entre la France et les principales puissances pour les quatre premiers mois des années 1892 et 1893.

A l'importation en France, l'Angleterre a reculé de 227,871,000 fr. à 175,616,000 fr.; l'Allemagne de 129,335,000 fr. à 104,007,000 fr.; la Belgique, de 155,752,000 fr. à 131,150,000 fr.; la Suisse, de 41,150,000 fr. à 22,589,000 fr.; l'Espagne, de 165,565,000 fr. à 96,217,000 fr.; la Turquie, de 51,927,000 fr. à 45,176,000 fr.; les Etats-Unis ont vu leurs ventes en France rétrograder de 311,375,000 francs à 111,511,000 fr.; le Brésil est descendu de 30,255,000 à 21,221,000 fr. Deux pays seulement ont vu leurs ventes progresser pendant cette période: l'Italie, qui a passé de 15,221,000 à 45,691,000 fr.; et la République Argentine, de 103,727,000 à 111,820,000 fr.

A l'exportation, le commerce français s'est abaissé pour les relations suivantes: la Suisse, de 79,873,000 francs à 53,212,000 fr.; l'Espagne, de 152,961,000 fr. à 37,327,000 fr.; la Turquie, de 21,651,000 francs à 20,487,000 fr. Par contre, les exportations se sont amoindries pour les pays suivants: Angleterre, de 295,440,000 fr. à 331,401,000 francs; Allemagne, de 110,229,000 fr. à 120,610,000 francs; Belgique, de 170,158,000 fr. à 183,011,000 francs; Italie, de 11,553,000 francs à 47,960,000 francs; Etats-Unis, de 83,425,000 francs à 101,365,000 francs; République Argentine, de 16,261,000 francs à 21,233,000 francs.

RÉPRESAILLES

CONTRE LES BELGES EN FRANCE

Il est à craindre que les agitateurs du département du Pas de Calais ne prétextent l'expulsion du territoire de Belgique de MM. Bab y et Lamerding pour recommencer un mouvement contre les Belges travaillant dans le département du nord de la France. On nous écrit en effet, de Lens, que des circulaires reprochant au gouvernement belge d'avoir expulsé Bab y et Lamerding et sommant les mineurs belges résidant à Lévain de quitter la France immédiatement, sous peine de représailles, viennent d'être distribuées dans les cités ouvrières de Lévain.

Jusqu'à présent aucun incident; toutefois on constate une certaine effervescence.

LE SUCCESSEUR

DE MONSIEUR LAVIGERIE

Le successeur de Mgr Lavigerie, le nouveau primat d'Afrique Mgr Combes, est né à Marseille le 29 septembre 1830, et a fait ses premières études ecclésiastiques au petit séminaire de Saint-Eugène, près d'Alger.

Sa philosophie terminée, il entra au grand séminaire de Kouba, où il fit trois années de théologie.

De 1869, il exerça le ministère paroissial à Atrévile et devint ensuite secrétaire particulier puis secrétaire général du cardinal Lavigerie, enfin vicaire général d'Alger, puis évêque de Constantine.

Préconisé dans le consistoire du 18 mai 1881, Mgr Combes fut sacré, à Bône, par l'archevêque d'Alger. Il n'avait alors que 42 ans.

Mgr Barthélemy-Clement Combes est comte romain, assistant au trône pontifical, chevalier de Saint-Grégoire.

L'AIDE DE CAMP

NOUVELLE

Les leçons commencent. Le maître out de la ponctualité et de la sévérité; l'élève de l'intelligence et du zèle.

On la vit orner sous les arbres, son alphabet en main, cherchant un endroit propice à l'étude.

Elle s'assévit, soupirait, ouvrait son livre. Sourouille, troublé par ce soupir, essayait de jouer.

—Non, mon chien, non, ce n'est pas possible maintenant.

Au bout de deux mois, Alice lisait couramment.

—Tu es content de moi, dit-elle à Marc un jour, tu ne me détestes plus?

—Qui t'a dit que je te détestais? quel-que sottise, répondit le lieutenant, gôné par la question de l'enfant.

—Alors tu m'aimais? conclut-elle finement, le scrutant de ses yeux limpides.

—Hum! hum! dit-il en riant et bredouillant; je... je... je t'aimais quand... quand tu seras instruite, quand tu sauras la grammaire, l'histoire, la géographie, le calcul, la...

—Tu te moques de moi, répondit la fillette épouvantée de cette nomenclature, et elle s'en alla jouer éperdument avec Sourouille.

Le grand jardin retentit du cris, des rires, d'aboiements joyeux.

Le lendemain, en faisant sa promenade habituelle à cheval avec son père, Alice et l'aide de camp, Alice s'émervilla de l'adresse de celui-ci à contenir sa monture qui se cabrait.

—Marc est bien beau à pied, dit-elle avec conviction, mais à cheval, c'est le plus beau de tous les autres.

Cette phrase ingénue, mal construite grammaticalement, fit faire la grimace au jeune homme.

—Lepetite fille vit cette grimace et en fut interloquée. Sur l'heure, elle ne dit rien, distraite par un incident de la Promenade. Mais l'impression pénible qu'elle en avait ressentie lui ravint.

Au déjeuner, avec la franchise et la naïveté des enfants, elle interpella carrément Marc:

—Pourquoi m'as-tu fait la grimace, ce matin, quand j'ai dit que tu étais beau?

—Je ne t'ai point fait de grimace, répondit le lieutenant.

—Oh! tu mens, tu mens! s'écria Alice triomphante, sa malignité féminine prenant d'instinct la revanche de la vexation que lui avait causée le jeune homme en énumérant tout ce qui lui restait à apprendre.

Les sourcils de l'officier se froncèrent, il jeta à la dénonciatrice un regard courroucé.

—Alice, dit le général mécontent, Alice, c'est intolérable, ça passe les bornes; on ne parle pas ainsi, je te mettrai en pension!

Alice fut terrifiée du ton de son père. Elle boissa la tête, et furtivement se glissa dans le Jardin. Sourouille, l'y suivit.

Où cacher sa peine, sa honte? Quelle tempête dans sa petite âme! Marc mentait, la menace du couvent, son père fâché, sa mère mécontente! Certainement que Marc l'avait en horreur! Quo de choses terribles!

Désespérée, la petite s'enfonça avec son chien au plus épais des larges massifs entourant l'hôtel.

Là, les bras au cou de Sourouille, son cœur celait en larmes, en sanglots. Pour la première fois de sa vie, elle était malheureuse.

Quand elle eut bien pleuré, elle s'apaisa. Des voix lui parvinrent dans sa cachette; le chef et le maître d'hôtel causaient et riaient dans la sous-sol.

